

Dimanche 19 avril 2026
Prédication du pasteur Didier Crouzet
Jésus et la préférence nationale

Textes : Gal 3, 26-28
Matt 15, 21-28
Culte sur les migrants

Jésus défend-il la préférence nationale ? Oui... et non ! Au début du texte Jésus défend cette option, à la fin il la rejette. Pour comprendre son cheminement, sa conversion en quelque sorte, regardons le contexte de plus près.

Depuis plusieurs mois, Jésus et ses disciples parcourent la Galilée, au nord d'Israël. Ils vont de villes en villes, de villages en villages. Jésus enseigne dans les synagogues, guérit des malades, rétablit des infirmes. Il annonce qu'un monde nouveau se prépare, basé sur la solidarité, le partage, la bienveillance. Il parle d'un Dieu proche des gens, proche des pauvres gens. Il redonne de l'espoir à des gens qui sont fatigués. Ils sont fatigués parce qu'ils travaillent dur pour une bouchée de pain, parce que leurs dirigeants ne s'occupent pas d'eux, parce que leur pays est occupé par la puissance romaine, parce qu'ils pensent que Dieu les a oubliés.

Les paroles de Jésus ont un impact étonnant. Ses auditeurs sont touchés, il parle leur langage, il raconte des histoires qu'ils comprennent. Ils sont frappés par les guérisons. Pour une fois, voilà un homme qui fait ce qu'il dit. Sa renommée s'étend, au point que bientôt il ne peut plus faire un pas sans qu'une foule s'agglutine autour de lui. Les gens ont tellement confiance en lui, tellement besoin de réconfort qu'ils veulent l'approcher, le toucher, ne serait-ce que le bord de son vêtement !

Alors, au bout d'un moment, Jésus décide de prendre un peu de recul. Avec ses disciples, il franchit la frontière du nord et va se reposer en Phénicie, l'actuel Liban, dans la région de Tyr et de Sidon. C'est un pays étranger, dont les habitants se nomme « cananéens ». Du point de vue religieux, c'est un pays païen, c'est à dire qu'il n'appartient pas à la communauté juive, qu'on appelle aussi la « Maison d'Israël ». Voilà donc Jésus et ses disciples qui se préparent à prendre un repos bien mérité, lorsque soudain une femme du coin arrive en criant pour demander à Jésus de guérir sa fille.

Dans un premier temps, Jésus ne répond pas, pas un mot, mais comme elle insiste, il finit par lui dire : « *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* ». Traduction : « Dieu m'a envoyé pour rassembler son peuple laissé à la dérive par des dirigeants incompetents, pour ramener dans le droit chemin ceux qui ont oublié leurs racines, pour ramener vers Dieu ceux qui se sont détournés de lui. Les étrangers, ce n'est pas mon boulot, je n'ai pas de temps à perdre avec des païens ». Pas de doute, à ce moment-là de son ministère, Jésus défend la préférence nationale : « les juifs d'abord ! » Il a une conception de sa mission limitée aux frontières d'Israël. Et même, il a une forme de mépris pour les non juifs. Comment comprendre autrement les mots qu'il adresse à la femme qui vient se mettre à genoux devant lui : « *Ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens* » ?

Oui, cette femme prosternée est bien comparée à un chien. Un chien qui, d'après Jésus, voudrait s'approprier le pain des enfants, c'est à dire profiter de la puissance de Jésus, de sa force de guérison, comme si elle, cette païenne, appartenait au peuple d'Israël. Mais la femme ne se démonte pas. Elle réplique: « *Justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* ». Traduction : « Ta renommée a dépassé les frontières. Que tu le veuilles ou non, la bonne nouvelle est venue jusqu'ici. Je n'en ai reçu que des bribes, des miettes, mais ça me suffit pour croire que tu peux guérir ma fille ». Cette réplique va désarmer Jésus. Ses

arguments nationalistes tombent. Il admet que l'Évangile n'a pas de frontières, il reconnaît que la puissance de Dieu ne connaît pas de limites géographiques. Jésus guérit la fille de cette étrangère.

A partir de ce moment-là, Jésus aura une vision universaliste de son ministère. Il prêchera une Bonne nouvelle non plus réservée à quelques-uns mais au bénéfice de tous. Tous, juifs et non-juifs sont désormais associés à la même promesse. Le mur de séparation entre Israël et les autres peuples est tombé. La femme étrangère a changé le regard de Jésus.

De cette histoire, je tire trois enseignements pour nous aujourd'hui.

1. La persévérance de cette femme étrangère est remarquable. Tout était contre elle : elle est femme, elle est étrangère, elle a un enfant malade. Et pourtant elle ose s'adresser à un personnage qui fait autorité. Alors que la situation semble désespérée, elle franchit le pas. Mue par l'espérance que sa fille soit guérie, qu'elle ait une meilleure vie, elle franchit les frontières physiques, psychologiques, religieuses pour s'approcher de Jésus. Elle brave les interdits. J'entends ici comme un écho aux histoires que nous partageons ce matin : histoire de courage, de ténacité, de foi en un avenir meilleur, d'espérance envers et contre tout, même quand toutes les portes semblent fermées, en particulier celles des préfectures de notre pays, comme nous l'entendrons tout à l'heure.

Cette résistance et ce courage me rappellent une autre histoire, celle de Joseph et Marie fuyant Hérode avec l'enfant Jésus pour échapper au massacre des petits enfants (Matt 1, 13-15). Joseph, Marie, Jésus furent les premiers migrants de l'ère chrétienne.

2. L'idéologie de la préférence nationale dont Jésus se prévaut au début du texte fait écho à la question des racines. En se présentant comme envoyé exclusif au peuple d'Israël, Jésus se place dans une histoire, dans une tradition culturelle, religieuse, familiale. Sont membres du peuple, de la nation d'Israël, ceux et celles qui partagent cette histoire et cette tradition. Jésus définit ainsi son identité comme « racinaire ». La femme étrangère, sans contester cette approche par les racines, va y superposer une approche qu'on pourrait appeler « en réseau » ou bien « rhizomique ». Contrairement à la racine principale et unique qui s'enfonce profondément dans la terre, le rhizome est un ensemble de petites racines sans racine principale, qui se créent juste sous la surface de la terre et non en profondeur (exemple des champignons).

Appliquée au concept de l'identité, l'image de la racine évoque toute identité fondée sur l'appartenance ancestrale à une culture, à une religion, alors que celle du rhizome admet une identité multiple, née non pas du passé mais des relations qui se tissent au présent. Alors que l'identité "racine" est héritée des ancêtres, localisable dans un lieu géographique et une histoire familiale, l'identité "rhizome" invite à se construire au présent. Elle n'admet ni un seul lieu d'origine, ni une histoire familiale précise; elle naît des relations qu'elle crée.

Lorsque la femme étrangère reconnaît en Jésus son Seigneur et lui fait confiance pour guérir sa fille, elle privilégie précisément cette identité en réseau, en rhizome, qui naît de la relation et du partage : partage du pain, partage de paroles, partage d'un engagement au service d'autrui. Elle refuse de se laisser enfermer dans la référence aux racines, dans la tradition, dans l'histoire, dans le passé. Et Jésus se convertit à cette approche. Désormais, sans ignorer les liens du sang, il défendra les liens du sens.

Distinction fort pertinente pour nous aujourd'hui. En effet, s'en tenir aux racines, c'est oublier qu'elles ne suffisent pas à décrire l'identité d'un individu ou d'une société. Ce que je suis, ce que nous sommes, ce qu'est notre pays, ne se résume pas à nos racines. Notre identité est faite aussi de tous ces liens tissés au fil de nos rencontres. Si je pense aux étrangers, aux migrants, aux exilés que nous côtoyons, que nous accueillons dans nos Églises, dans nos associations, dans nos maisons, je me dis que nous faisons bien de cultiver une relation de qualité. Car si l'identité d'un être humain se résume à ses racines, alors ceux qui sont loin de leur pays d'origine, coupés de leurs racines, risquent d'être comme des feuilles ballottées par le vent, oubliant peu à peu qui ils sont.

Mais si ces déracinés sont accueillis dans un réseau de relations, insérés dans un rhizome de fraternité, alors ils retrouvent une place, une identité, une famille : ils deviennent nos frères et nos sœurs en humanité.

3. Dans l'Église, cette approche « rhizomique » est essentielle. En théologie protestante, l'Église est un **événement** avant d'être une institution. L'Église est le rassemblement à un instant T de ceux qui ont répondu à l'appel de Dieu. Elle relève du temps et non de l'espace. Ce n'est pas le lieu qui compte, mais ce qui s'y passe. Elle est de l'ordre du rhizome que j'évoquais plus haut.

De cette conception de l'Église, il ressort qu'il est impropre de parler de « ma » paroisse. On sait bien que c'est une façon pour les paroissiens - et pour le pasteur - d'exprimer un sentiment d'appartenance, un attachement. Le possessif évoque une tranche de vie plus ou moins longue vécue dans ce lieu, des racines, une mémoire.

Mais si l'Église est un événement, elle ne se définit pas d'abord comme un lieu marqué par une histoire, mais comme un espace de rencontre. Bien sûr, il y a toujours des anciens et des nouveaux, mais théologiquement, spirituellement, chacun arrive convoqué par Dieu. Je ne suis donc pas plus « chez moi » dans ma paroisse que n'importe laquelle des personnes présentes qui arrivent peut-être pour la première fois.

Nous sommes donc mis au défi de laisser de côté pour un temps nos racines, notre histoire, notre origine pour nous souvenir d'abord de notre commune identité d'enfants de Dieu. C'est ce que rappelle l'apôtre Paul dans sa lettre aux Galates : *« Il n'y a donc plus de différence entre les juifs et les non-juifs, entre les esclaves et les personnes libres, entre les hommes et les femmes. En effet vous êtes tous un dans l'union avec Jésus-Christ »*. Eux, c'est nous. Nous, c'est eux.

Nous sommes mis au défi de ne pas idolâtrer nos traditions, nos habitudes ecclésiastiques, nos liturgies. Nous sommes mis au défi de franchir nos frontières mentales et psychologiques, de changer notre regard. Ce qui conduit à dire, parlant de « mon » Église ou de « ma » paroisse, non pas « je suis d'ici », mais je suis « ici ». Ici, en cet instant, avec mes frères et sœurs en Christ, nous sommes l'Église, l'Église-événement, l'Église-rhizome.

Faisons un pas de plus. Oserons-nous rêver d'une société qui, comme l'Église, saurait cultiver des rhizomes de fraternité, accueillir l'étranger qui arrive chez nous comme un frère ou une sœur en humanité ? Une société qui ne parlerait plus de préférence nationale mais qui mettrait en pratique la devise de notre République : Liberté, Égalité, Fraternité ?

Pour conclure, je vous invite à la prière. « Seigneur Jésus, après ta rencontre avec une femme étrangère, tu nous invites à aborder nos routes et nos déroutes comme des opportunités de rencontre. Tu nous encourages à élargir l'espace de nos maisons, de nos Églises, de notre société pour accueillir celui ou celle qui se présente. Tu nous encourages à cultiver de multiples rhizomes, de multiples réseaux d'amitié. Nous construirons ainsi, à la suite du Christ, des espaces de fraternité, signes de ton Royaume, balises du monde nouveau qui est l'horizon de notre vie.

Amen ».